V

LE TAUREAU SUR LES MONNAIES DES INSURGÉS DE LA GUERRE SOCIALE : À LA RECHERCHE D'UN SYMBOLE POUR L'ITALIE

par Dominique BRIQUEL
Professeur à l'Université de Dijon

SOMMAIRE. — *Lorsque les* ***alliés italiens*** *se révoltèrent contre Rome au cours de la* ***guerre sociale*** *ils émirent des* ***pièces de monnaie*** *sur lequels on voyait le* ***taureau****, symbole des Italiens, écraser la* ***louve*** *romaine. Il s'agit là d'un symbolisme courant, mettant en jeu la valeur de présage dont les animaux sont facilement porteurs. Mais le choix du taureau pour représenter l'Italie paraît assez artificiel, et combiner une tradition savante d'origine grecque, en liaison avec la* ***légende d'Héraclès****, mais qui fait intervenir un veau, et la légende d'origine des* ***Samnites****, qui seraient issus d'un printemps sacré guidé par un taureau.*

EPITOME. — *Cum socii Italici a Romanis deficerent, nummos argenteos fecerunt, in quibus taurus, quo Italia significabatur, lupam Romanam decalcans uideri poterat. Omen sic dabatur de proxima uictoria Italicorum : frequenter enim solent animalia futura portendere. Cur autem taurus Italiam significet, dubitari potest, nec antiquissimis exemplis nititur. Duae causae afferri possunt, cum Graeca de Hercule fabula, in qua de uitulo, non de tauro, agitur, tum de origine Samnitium narratio, qui regionem suam occupauisse dicuntur, cum taurum a deo Marte missum secundum Italicam ueris sacri consuetudinem secuti essent.*

Les documents sur lesquels je souhaiterais vous inviter à vous pencher aujourd'hui sont bien connus. Il s'agit des monnaies qui ont été émises par les Italiens en révolte contre Rome au moment de la guerre sociale, ou plus exactement du type le plus connu de ce monnayage, celui sur le revers duquel est représenté l'affrontement de deux animaux symboliques, la louve romaine et le taureau italien — affrontement dans lequel bien sûr, sur ces pièces émises par les révoltés, l'animal symbolisant l'*Urbs* a le dessous. La représentation apparaît sur trois types différents de monnaies, qui n'offrent que des différences de détail — et notamment le retournement de la direction de la scène [1].

Rappelons brièvement le cadre historique. À la fin de 91 av. J.-C., ou peut-être déjà au début de 90, se produit l'incident d'Asculum, dans le Picé-

1. Ces monnaies sont répertoriées dans E. A. SYDENHAM, *The Coinage of the Roman Republic*, Londres, 1952 (sous les nos 628, 641, 641 a) ; nous citerons ces monnaies dans la numérotation de cet ouvrage. Pour des études plus récentes, F. BERNAREGGI, *Problemi della monetazione dei confederati italici durante la guerra sociale*, dans *R. I. N.*, 78, 1966, p. 61-90, A. CAMPANA, *La monetazione degli insorti italici durante la guerra sociale*, Soliera, 1987.

num : le préteur Servilius, qui menait l'enquête sur l'agitation qui se manifestait parmi les alliés italiens à la suite du meurtre du tribun Livius Drusus et du brutal coup d'arrêt ainsi donné à ses projets d'octroi de la citoyenneté aux *socii*, et proférait de maladroites menaces à l'encontre des habitants réunis pour une fête, est assassiné avec son légat Fonteius. L'émeute gagne toute la ville, et les autres Romains présents sont massacrés. Cela donne le signal de la révolte[2]. Déçus de la réticence de Rome à leur accorder la citoyenneté de plein droit qu'ils estimaient mériter en raison des services rendus depuis la conclusion des traités d'alliance, les contributions financières et les charges militaires qu'ils impliquaient, les alliés s'engagent dans la guerre.

Toute l'Italie ne s'est pas levée contre Rome. Les auteurs nous ont transmis plusieurs listes des peuples insurgés, qui divergent entre elles[3]. La plus fiable semble être celle transmise par Appien dans ses *Guerres civiles*, dont l'information paraît remonter, à travers sa source probable Asinius Pollion, à une tradition entretenue dans la famille marrucine de ce dernier, qui avait fourni à la révolte un de ses chefs en la personne du propre grand-père de Pollion, Herius Asinius[4]. Elle comprend douze noms de peuples, tous de l'Italie centrale et méridionale, regroupés en deux séries de six, l'une au nord centrée sur les Marses — qui ont valu à la guerre son appellation ancienne de *bellum Marsicum* — et l'autre au sud, centrée sur les Samnites[5]. Ce qui répond effectivement à ce que l'on sait de l'organisation que se sont donnée les insurgés[6] : ils ont mis à leur tête deux chefs, auxquels la tradition donne le titre latin de consuls, l'un samnite — Gaius Papius Mutilus — et l'autre marse — Quintus Poppaedius Silo —, qui avaient sous leurs ordres chacun six préteurs, visiblement un pour chaque peuple participant à la révolte. Mais on constate que celle-ci ne touche finalement qu'une partie relativement réduite de la péninsule. Au nord, les Latins ne bougent pas, et la Sabine, l'Ombrie, l'Étrurie ne connaissent que des troubles très limités. Au sud, les cités grecques ne sont pas concernées. En fait on peut dire qu'il s'agit principalement d'un mouvement des populations italiques[7], sabelliennes et samnites, et leurs épigones côtiers, comme les Picènes, les Frentans ou les Campaniens, et le cœur de la révolte, comme l'atteste la localisation des deux capitales successives des insurgés, Corfinium puis Bovianum, est à chercher dans les zones montagneuses de l'Apennin.

2. Le récit principal est celui d'Appien, *Guerres civiles*, 1, 38, 169-174.

3. Outre Appien, 1, 39, 175, Liv., *per.*, 72 (et Orose, V, 18, 8), Diod., 37, 4, Eutr., 5, 3, 1.

4. Sur cette question, on se reportera à E. GABBA, *Appiano e la storia delle guerre civili*, Florence, 1956.

5. Marses, Péligniens, Vestins, Marrucins, Picènes, Frentans, Hirpins, Campaniens de Pompéi (et Nola), habitants de Venouse (seule colonie à avoir participé à la révolte), Iapyges, Lucaniens, Samnites.

6. Sur ce point, la source principale est Diodore, 37, 2, 4-6. Sur la question, on pourra se reporter aux études de A. von DOMASZEWSKI, *Bellum Marsicum*, dans *S. B. A. W.*, 201, 1924, p. 1-31, E. T. SALMON, *Notes on the Social War*, dans *T. A. Ph. A.*, 89, 1958, p. 159-184; on trouvera dans ces articles la bibliographie de questions débattues qui ne nous concernent pas directement ici (caractère prétendument représentatif des institutions mises en place par les Italiens).

7. Seuls les Iapyges appartiennent à un groupe linguistique distinct, de langue messapienne, à rattacher au groupe illyrien ; mais on peut relever qu'à cette époque le latin paraît s'être imposé comme langue courante dans les peuples du groupe nord des révoltés, au détriment des vieilles langues locales.

La révolte ne touche donc qu'une proportion assez faible des alliés italiens de Rome. La carte des zones soulevées est loin de correspondre à toute la péninsule. Elle n'en recouvre même qu'une part limitée. Mais cela n'empêche pas que ces insurgés, dans leur révolte contre Rome, se sont pensés comme l'Italie, ont voulu donner une dimension panitalienne à leur mouvement. Alors même que cette Italie soustraite à la pesante tutelle de l'*Urbs* n'était que fort partiellement réalisée sur le terrain, les *socii* révoltés se sont proclamés comme la véritable Italie. Ils ont donné à la capitale qu'ils se sont donnée, Corfinium, en pays pélignien, le nom d'*Italica*[8], et ils ont frappé leurs monnaies — claire affirmation de leur existence en tant qu'État, en tant que personnalité politique autonome — du nom de la péninsule, soit sous sa forme latine *Italia*, soit sous sa forme osque **Viteliù**.

Il ne nous paraît pas de bonne méthode de réduire la portée de cette dimension italienne que les insurgés ont voulu donner à leur mouvement, quand bien même elle ne répondait que fort peu à la réalité de la situation. Diodore et, après lui, MOMMSEN[9] ont voulu voir dans l'organisation que se sont donnée les révoltés une simple imitation du modèle romain, qui avait fait ses preuves, et que les insurgés auraient purement et simplement transposé. En fait le type même d'organisation que laisse entrevoir le système des deux « consuls » et des douze « préteurs » n'a qu'un lointain rapport avec les réalités que ces dénominations recouvrent à Rome[10]. Il ne s'agit pas ici de magistrats égaux et plus ou moins interchangeables. Il est clair que la dimension ethnique est prépondérante. Comme l'ont bien montré les études de A. von DOMASZEWSKI et E. T. SALMON[11], chacun des chefs — aussi bien au niveau supérieur des « consuls » qu'à celui inférieur des « préteurs » — représente le peuple auquel il appartient. L'État des insurgés a une dimension fédérale, traite les différentes composantes de l'*Italia*/**Viteliù** sur un pied d'égalité. On est aux antipodes de la *res publica* étroitement romanocentrique que la victoire de l'*Urbs* a constituée sur l'ensemble de la péninsule ! Pour celle-ci il n'a jamais été question de reconnaître une part spécifique aux autres composantes de l'empire que Rome. On peut rappeler combien a été jugée scandaleuse la prétention affirmée successivement, à en croire nos sources, par les Latins au moment de la guerre de 340, puis par Capoue juste avant sa défection au cours de la deuxième guerre punique[12], de disposer d'un des deux postes de consuls. Cicéron parle à ce propos d'une intolérable *adrogantia*, Tite-Live qualifie une telle proposition d'une remise du consulat et du sénat à des *peregrini*, à des étrangers,

8. Cette forme du nom donnée par Strabon, V, 4, 2 (241), et Velleius Paterculus, II, 16, 5, paraît préférable à celle d'*Italia*, donnée par Diodore, 37, 2, 7.

9. Dans sa *Römische Geschichte*, Berlin, 1857, II, p. 228, T. MOMMSEN écrivait : « Il est évident que la constitution (des Italiens) n'était qu'une pure copie de celle de Rome ».

10. Il n'est pas absolument sûr que les termes latins de consuls et préteurs (ou leurs équivalents grecs, utilisés par Diodore et Strabon) aient été employés par les insurgés ; sur les monnaies à légende osque, G. Papius Mutilus est désigné comme **embratur**, *imperator*.

11. Voir art. cité à n. 6 ; que les propositions de ces savants soient contestables dans le détail n'enlève pas la validité d'ensemble du principe de leur analyse.

12. Voir respectivement Tite-Live, 8, 5, 4, et Cic., *Leg. agr.*, II, 95, Val. Max., 6, 4, 1.

de trahison et de crime — *scelera* — envers Jupiter. Il était hors de question que les charges de l'État échappent, fût-ce en partie, aux Romains proprement dits, il était exclu qu'elles jouent un rôle représentatif par rapport à des éléments non strictement romains de l'organisation que l'*Urbs* avait donnée à la péninsule, quand bien même ils eussent officiellement la citoyenneté.

Au rebours de cette Rome qui se pense encore dans les étroites limites d'une cité, et qui considère les autres Italiens comme des peuples sujets, anciens ennemis vaincus qui n'ont qu'à remplir les charges que leur impose leur soumission au vainqueur, la révolte se veut le fait de partenaires égaux. Les monnaies mettent bien en relief le caractère de cette nouvelle Italie que les insurgés ont affirmé vouloir constituer, en réaction contre les formes politiques imposées par Rome. Un des motifs les plus courants, tant sur les pièces à légende osque que sur celles à légende latine, détournant sans doute au départ le sens d'une scène de traité dont des monnaies romaines fournissaient le modèle, représente une série de guerriers prêtant ensemble un serment [13]. C'est un clair symbole de la dimension fédérale, reconnaissant la personnalité de chaque groupe, que se sont donnée les insurgés. En outre, nous l'avons vu, le nom de la péninsule apparaît aussi bien sous sa forme latine — *Italia* — que sous sa forme osque — **Viteliù**. Autrement dit l'Italie que les révoltés veulent constituer n'impose pas une langue, une culture. Elle s'affirme respectueuse de l'identité de chacune de ses composantes. Pour reprendre une terminologie contemporaine, elle se veut pluriculturelle, pluriethnique, et trouve sa richesse dans le jeu harmonieux de ses différentes parties. Que cette dimension transparaisse sur le document officiel que sont les monnaies est évidemment hautement significatif [14].

Ces monnaies montrent aussi que ces Italiens se sont donné un symbole : le taureau justement, qui s'oppose à la louve de Rome. En soi, le sens de l'image est évident, et n'a pas besoin de longs commentaires. La lutte entre les adversaires humains — Romains et alliés révoltés — est transposée sous la forme du combat de deux animaux symboliques, chacun représentant l'un des deux peuples en présence. Et la victoire de la bête qui correspond aux Italiens, clairement suggérée sur les monnaies, annonce celle que les troupes des insurgés remporteront sur les légions romaines.

On a affaire à un type de symbolisme des plus banals. Encore au cours de la dernière guerre mondiale, les affiches placardées sur les murs de l'Alsace-Lorraine reprise par le Reich puis retournée dans le giron français ont exprimé les vicissitudes de l'histoire par la lutte de l'aigle allemand et du coq gaulois, le premier chassant le second en 1940 avec un *Hinaus* qui se voulait définitif, et le coq prenant sa revanche, de la même manière, quatre ans plus tard... Mais avec nos monnaies de la guerre sociale nous sommes dans l'Antiquité, et le sens de l'image n'est pas celui que peuvent

13. Monnaies Sydenham 619-621, 626, 634, 637, 640, 641.

14. On ne peut pas réduire l'usage des deux langues au fait que les pièces à légende latine auraient été émises par les insurgés du groupe nord, qui étaient passés au latin, tandis que celles à légende osque l'auraient été par ceux du groupe sud, restés fidèles à leur langue nationale. On pense maintenant que les pièces ont été émises dans les mêmes ateliers. Des motifs identiques se rencontrent dans les deux séries et certaines émissions portent des légendes mixtes, mêlant les deux langues.

avoir des affiches de propagande de notre siècle. Le recours à un animal pour représenter un peuple n'est pas une simple métaphore. Il y a une valeur religieuse à chercher derrière le symbole, derrière l'animal. Nous sommes dans la sphère des présages, des *omina*. L'animal est considéré comme plus proche de la divinité que l'homme ne peut l'être. Il est donc capable de servir d'intermédiaire entre les dieux et les hommes, de porter à l'homme un message de la part des dieux. On est loin de la simple propagande : une telle scène est, ou prétend être, une annonce de ce qui sera. Il s'agit de divination, de présages figuratifs déterminants pour reprendre une expression de J. BAYET [15].

D'autre part la louve romaine ne doit pas être réduite à une simple référence à Rome, à ce qu'est l'*Urbs* et à ce que sont les Romains, sans autre signification que de l'ordre de la désignation. Il faut la considérer en fonction de la valeur qu'elle avait dans la mentalité de l'époque, et pour les intéressés eux-mêmes. Nous n'avons pas besoin de reprendre ici l'histoire du motif, qui a été traitée par notre collègue belge Cécile DULIÈRE dans son ouvrage *Lupa Romana* [16]. Il nous suffira de souligner qu'à notre avis au moins, un chef d'œuvre aussi insigne que la louve du Capitole ne peut pas ne pas faire allusion à la légende des jumeaux fondateurs [17]. Et, même si on refuse d'interpréter ainsi le sens de l'érection de cette statue pour la période 480/470 à laquelle elle renvoie, la signification de proclamation publique de la légende de fondation, et à travers elle de la faveur accordée par les dieux à la cité dont le *conditor* a été ainsi miraculeusement sauvé par l'animal, est incontestable pour le groupe élevé par les frères Ogulnii en 295 avant J.-C., qui associe clairement les enfants à la bête qui les nourrit de son lait [18]. Mais une occurrence plus fréquente du motif est peut-être plus significative pour nous, puisque nous nous occupons de monnaies. Il est remarquable que la louve allaitant Romulus et Rémus soit un des motifs les plus fréquemment choisis sur les émissions romaines des III^e^-II^e^ siècles avant J.-C., à partir de la série de didrachmes d'argent dite « romano-campanienne » du début du III^e^ siècle avant J.-C. Le catalogue de C. DULIÈRE énumère ainsi cinq exemples de monnaies y ayant recours antérieurs à la guerre sociale [19]. Les Italiens devaient donc être habitués à rencontrer ce symbole de la cité contre laquelle ils se soulevaient sur les pièces qu'elle répandait sur la péninsule. Qui plus est, ils connaissaient certainement la signification qu'il avait

15. Voir *Présages figuratifs déterminants dans l'Antiquité gréco-latine*, dans *Mélanges F. Cumont = Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves*, 4, Bruxelles, 1936, p. 27-51.

16. Voir *Lupa Romana, recherches d'iconographie et essai d'interprétation*, Bruxelles-Rome, 1979.

17. Voir C. DULIÈRE, *Lupa Romana*, p. 21-43 (mais l'auteur préfère y voir un animal apotropaïque, sans référence au récit de fondation).

18. Voir Tite-Live, 10, 27, 8-9. Pour la question de savoir si les deux édiles ont procédé à l'érection d'un groupe complet, associant l'animal aux enfants, ou se sont bornés à adjoindre les figures de ceux-ci à une statue préexistante de la louve, voir C. DULIÈRE, *Lupa Romana*, p. 43-63, avec références et discussion (et hypothèse que cette statue préexistante aurait été la louve du Capitole).

19. Voir *Lupa Romana*, II, p. 76-78. L'auteur adopte la datation en 269 des pièces à la louve de la série des monnaies d'argent dite « romano-campanienne » aujourd'hui généralement admise (p. ex. H. ZEHNACKER, *Moneta*, Rome, 1973, p. 253-254, M. H. CRAWFORD, *The Coinage of the Roman Republic*, Cambridge, 1974, n° 20).





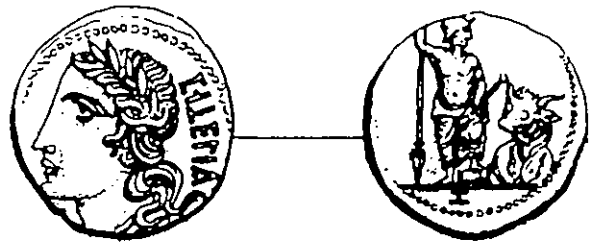


Monnaies avec le taureau terrassant la louve.

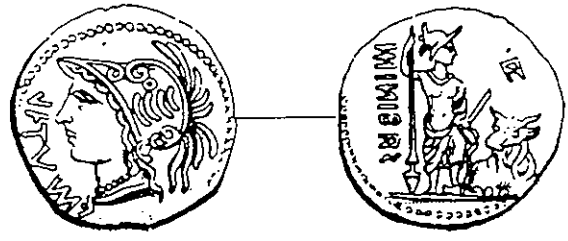



Monnaies avec Héraklès et le taureau.

Planche II



Monnaies avec homme armé et taureau
(monnaies avec légende **Viteliù**).



Monnaies avec homme armé et taureau
(monnaies avec légende **Safinim**).

Les dessins des monnaies ont été tirées de l'ouvrage de O. de CAZANOVE et C. MOATTI, *L'Italie romaine, d'Hannibal à César*, Paris, 1994.

pour les Romains. Pour eux, là encore, ce n'était pas une banale antonomase, mais l'attestation du grand destin que la Providence avait assigné à l'*Urbs*. De même que les dieux avaient manifesté leur protection toute spéciale à Romulus et à son frère en les sauvant, contre toute attente, dans le monde sauvage où ils avaient été exposés et où, normalement, ils auraient dû périr[20], ils la manifestaient à la cité dont ce récit narrait les origines. Plus spécifiquement, la bête qui avait nourri les enfants de son lait était une louve, variété féminine du *lupus Martius*, animal du dieu de la guerre. Par-delà l'allusion au fait que, dans la version classique de la légende, le père des jumeaux était le dieu Mars, le choix de cet animal était le signe que le type de destin que les dieux promettaient ainsi à Rome était celui, guerrier, que chantera un jour Virgile : *Tu regere imperio populos, Romane, memento; / hae tibi erunt artes, pacique imponere morem, / parcere subjectis, et debellare superbos*[21].

Il convient d'avoir présente à l'esprit cette valeur attribuée par les Romains à la louve, qui justifie l'édification de monuments publics la représentant et son choix sur cette manifestation évidente de la *res publica* qu'est la monnaie, lorsqu'on considère la manière dont les révoltés de 90 la font apparaître, à leur tour, sur leurs propres émissions monétaires. Désormais l'animal symbolique de Rome est en position de vaincu. Il n'est plus le garant de la faveur du dieu de la guerre, la promesse assurée de la victoire dans toutes les entreprises militaires de la cité[22]. Ce n'est plus qu'une bête féroce et nuisible, qui mérite d'être détruite — et il peut être significatif que cela soit fait par un animal « civilisé » comme le taureau. Velleius Paterculus fait dire au chef samnite Pontius Telesinus, qui fut un des chefs de la révolte, au moment de la bataille de la porte Colline qui, en 82, représente l'écrasement des derniers prolongements de l'insurrection, désormais mêlée aux péripéties de la lutte entre Sulla et les marianistes, « qu'il fallait détruire et raser Rome parce qu'il ne manquerait jamais de loups pour ravir la liberté de l'Italie si l'on n'abattait pas la forêt qui était leur habituel refuge[23] ». Cette conception de l'animal-symbole de Rome, aux antipodes de celle que mettait en œuvre la légende de fondation, devait être celle que les insurgés voulaient en donner en le faisant figurer dans une position aussi humiliante sur leurs monnaies.

La louve ne peut pas être considérée indépendamment de son adversaire, de l'affrontement dans lequel elle apparaît par rapport au taureau. Nous l'avons signalé, on a affaire à une scène de présage, qui appartient

20. Sur la valeur du motif de l'exposition et de celui de l'allaitement animal, nous pouvons renvoyer à l'étude classique de G. BINDER, *Die Aufsetzung des Königskindes, Kyros und Romulus*, Meisenheim, 1964.

21. Voir *Énéide*, 6, 851-853.

22. Rappelons que si les Romains reconnaissaient avoir été parfois vaincus dans des batailles — il aurait été difficile de prétendre le contraire ! —, ils affirmaient n'avoir jamais perdu de guerres (déjà Lucilius, 26, 25 : *ut Romanus populus uictus ui et superatus proeliis saepe est multis, bello uero numquam*).

23. Voir II, 27, 2 (traduction de J. HELLEGOUARC'H, C. U. F., Paris, 1982). Comme le note ce savant, il est impossible de décider si, en prêtant ces paroles au chef samnite, l'historien reprend simplement un *topos*, ou se réfère à une utilisation effective du thème de la louve romaine par les insurgés comme celle dont témoignent nos monnaies.

à un type connu dans l'Antiquité. Nous pouvons ainsi évoquer la légende argienne de Danaos, racontée par Pausanias, qui met en scène les mêmes animaux — mais avec un résultat inverse puisque c'est alors le taureau qui est vaincu[24]. Danaos arrive à Argos pour en réclamer le trône, occupé par Gélanor. L'assemblée du peuple hésite d'abord à reconnaître le bien-fondé de sa demande. Il faut un prodige pour la convaincre : un loup, arrivant de la forêt, met en fuite le taureau qui menait un troupeau de bovins, paissant sous les murs de la cité. Dans la victoire de l'animal sauvage, venu de l'extérieur, sur la bête domestique, sortie de la cité, les Argiens ont su reconnaître le signe de la faveur accordée par les dieux à Danaos l'étranger au détriment de leur roi Gélanor.

Avec cette légende, nous avons affaire à une tradition ancienne, que le Périégète a recueillie auprès de ses interlocuteurs argiens. Mais on peut noter que ce type de présage exprimé par des animaux se prête aisément à la création de nouvelles moutures du thème, ne reposant sur aucune tradition. Il était facile d'inventer de telles histoires : Sophocle le fait dans son *Antigone*, lorsqu'il fait chanter par le chœur la victoire du dragon de Thèbes sur l'aigle argien[25].

Nous avons évoqué des exemples grecs. Mais il ne faut pas penser, pour l'occurrence du motif sur nos monnaies italiennes, à une reprise de modèles helléniques. L'histoire romaine fournit un exemple célèbre, lors de la bataille de Sentinum, en 295 avant J.-C. La victoire des légions sur leurs adversaires gaulois et samnites a en effet été annoncée par une scène préalable qui met en scène un loup et une biche. Tite-Live décrit précisément ce prodige : un loup apparaît, poursuivant une biche. Celle-ci, dans sa fuite, se dirige vers les rangs des Gaulois, qui la mettent à mort, tandis que le loup, victorieux, se tourne vers les Romains, qui le laissent passer, indemne[26]. J. BAYET a proposé une analyse compliquée du prodige, qui n'aboutit à rien moins qu'à en inverser le sens par rapport à celui que lui donne clairement le texte[27]. C'est bien évidemment celui-ci qu'il faut retenir, du point de vue romain à tout le moins : comme l'historien le fait dire à un des soldats romains, ce qui compte, c'est que l'animal qui symbolise Rome — le *Martius lupus* — soit vainqueur, et que la biche, qui corrélativement désigne ses ennemis, soit mise en fuite et trouve la mort. L'événement annonce la victoire romaine, en est le signe envoyé par les dieux.

Nous avons donc là un exemple du motif en Italie. À Sentinum l'animal symbolique de Rome fut vainqueur de son adversaire, alors que, sur les monnaies des insurgés, il apparaît vaincu par lui. Mais l'intérêt de la référence à Sentinum n'est pas seulement typologique. Il faut souligner l'importance énorme qu'eut la bataille. À sa manière, un contemporain, le Grec Douris de Samos, en témoigne, avec l'énormité du chiffre des pertes qu'il

24. Pausanias, II, 19, 3-4.

25. Sophocle, *Antigone*, 113-122.

26. Liv., 10, 27, 8-9.

27. Voir, outre l'article cité à n. 15, *L'étrange* omen *de Sentinum et le celtisme en Italie*, dans *Hommages à A. Grenier*, Bruxelles, 1962, p. 244-256 = *Idéologie et plastique*, Rome, 1974, p. 169-183.

attribue aux Gaulois vaincus — 100 000 morts, alors que l'historien padouan n'en admet que le quart[28]. Mais si un Hellène comme Douris avait pu être frappé par l'événement, à plus forte raison cela avait dû être le cas pour des Italiens. Sentinum représente une étape essentielle de la mainmise de Rome sur l'ensemble de la péninsule[29]. Elle a dû affronter, sur le champ de bataille ou dans les opérations préliminaires, non seulement ses ennemis du nord — outre les Gaulois, les Ombriens et les Étrusques —, mais aussi ceux du sud, les Samnites. Cette victoire a pu être sentie comme celle de l'*Urbs* sur l'ensemble de l'Italie coalisée contre elle, et ses adversaires méridionaux tout autant que ceux septentrionaux. On constate l'importance donnée à l'événement, du côté romain, à l'élaboration dont le récit de la bataille a fait l'objet dans la tradition — il suffit d'évoquer la *devotio* du consul Publius Decius. Mais la même importance a dû lui être accordée du côté des ennemis de Rome, et tout particulièrement des Samnites qui y avaient perdu le plus célèbre de leurs généraux, ce Gellius Egnatius qui avait conçu le plan stratégique audacieux du passage de l'armée samnite en Étrurie, afin de prêter mainforte aux ennemis qui affrontaient l'*Urbs* sur le front nord, et d'unir les forces de toute la péninsule contre la cité qui prétendait lui imposer sa domination[30]. Bref, les Italiens qui avaient alors affronté les légions romaines connaissaient parfaitement cette bataille, savaient l'importance historique qui avait été la sienne, et connaissaient sans aucun doute également le récit que les Romains en faisaient, avec un épisode comme celui du loup et de la biche. C'était pour eux un souvenir vivant — et cuisant à partir du moment où ils l'interprétaient comme le moment décisif de leur asservissement à l'*Urbs*.

On peut dès lors penser que l'adoption, sur les monnaies émises par les révoltés de 90, et spécialement sur celles avec des légendes de langue osque qui correspondaient au groupe samnite de la révolte, c'est-à-dire aux compatriotes de Gellius Egnatius, d'un motif qui reprend, en l'inversant, le thème de l'affrontement entre le loup de Rome et un animal représentant ses adversaires, n'est pas sans rapport avec ce qui s'était passé à Sentinum deux siècles plus tôt — ou du moins la manière dont la tradition présentait le déroulement des faits. Sentinum avait marqué la transformation de la situation de l'Italie, et du point de vue des ennemis de l'*Urbs* la fin de leur liberté, le début de leur sujétion à Rome. Le présage — imaginé pour la circonstance et tout aussi fictif que celui que Sophocle avait décrit dans son *Antigone* — que mettaient en œuvre les émissions monétaires des *socii* en révolte prenait sciemment le contrepied de ce qui s'était alors passé. Le loup qui avait alors triomphé de son adversaire était maintenant foulé aux pieds par le taureau italique. Le signe que donnait cet *omen* était que l'Italie allait prendre sa revanche, reconquérir la liberté perdue.

28. Voir *F. G. H.*, 76 F 56 b = Diodore, 21, 6 = scholie à Lycophron, 1378.

29. La signification de l'événement a été bien mise en valeur par J. HEURGON, *Rome et la Méditerranée occidentale jusqu'aux guerres puniques*, Paris, 1969, p. 333-334.

30. La mort du chef samnite est évoquée en Liv., 10, 29, 16 ; sur son rôle, déjà 18, 1, 19, 14-21, 21, 2, et surtout 16, 3-8.

La lutte des deux animaux qui s'affrontent sur les monnaies émises par les insurgés de 90 nous paraît donc prendre tout son sens si on la rapproche du présage, inverse, dont les Romains avaient bénéficié en 295 sur le champ de bataille de Sentinum. Mais il reste un point que nous n'avons pas encore examiné. Si le choix de la louve pour représenter Rome ne pose aucun problème — et déjà en 295 les soldats romains avaient immédiatement reconnu dans le loup le loup de Mars, l'animal du dieu de la guerre qui les renvoyait à leur récit de fondation — il convient de clarifier l'assignation, symétrique, du taureau à l'Italie, à cette **Viteliù** dont les monnaies portent le nom écrit en osque. Car les faits nous semblent moins simples, de ce côté, que cela a été généralement considéré.

Bien sûr, il y a à la base de ce choix d'un animal symbolique pour représenter l'Italie une donnée linguistique, l'interprétation de l'Italie comme « terre des veaux », c'est-à-dire le rapprochement entre le nom de la péninsule et des termes comme *vitulus* en latin, **vitlu** (attesté sur les tables de Gubbio, en Ombrie) dans les langues osco-ombriennes. On a parfois accepté la validité du rapprochement : mais il nous semble plus indiqué de partager sur ce point le scepticisme affiché par A. ERNOUT et A. MEILLET dans leur dictionnaire étymologique, qui parlent à ce propos d'un « calembour »[31]. En tout cas l'explication n'apparaît pas pour ainsi dire naturellement, comme s'il s'agissait d'une signification linguistiquement obvie et appuyée sur une tradition vivante et admise par les intéressés. Elle se manifeste — au moins au départ — dans un contexte précis, est insérée dans un récit légendaire qui fait appel à la figure d'Héraclès.

Le premier témoin de la tradition est Hellanicos de Lesbos, au V^e^ siècle avant J.-C. Son récit, dont la teneur nous a été conservée par Denys d'Halicarnasse[32], racontait comment le héros, s'en retournant vers Argos à la tête du troupeau des bœufs de Géryon à la suite de son expédition vers l'extrême Occident, avait perdu un jeune animal, un δάμαλις, qui se serait échappé et aurait traversé à la nage le détroit séparant le Bruttium de la Sicile. Cet incident aurait fait que la région[33] aurait pris le nom d'Italie, ou plus exactement, sous sa forme initiale, de *Vitulia*, à partir du nom par lequel les indigènes désignaient l'animal, que Denys donne sous la forme latine de *vitulus*, mais qu'il faut plutôt se représenter sous la forme italique correspondant à l'ombrien **vitlu**, et qui rend effectivement bien compte de la forme osque du nom du pays, ce **Viteliù** que nous avons sur nos monnaies. C'est de cette manière, et donc dans un cadre étiologique précis et relativement complexe, que se manifeste l'interprétation de l'Italie comme « terre des veaux ».

À l'époque d'Hellanicos, Antiochos de Syracuse présentait une explication alternative du nom de la péninsule, faisant appel, banalement, à une

31. Voir *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, 4^e^ édition, Paris, 1959, p. 325.

32. Voir *F. G. H.*, 4 F 111 = D. H., I, 35, 2.

33. On peut rappeler que le nom d'Italie désignait initialement la seule partie méridionale du Bruttium : c'est à ce type de signification primitif, également attesté chez le contemporain d'Hellanicos Antiochos de Syracuse (*F. G. H.*, 555 F 2 = D. H., I, 12, 3, F 5 = D. H., I, 35, 1, F 6 = D. H., I, 73, 5), que se réfère le récit.

figure d'éponyme, Italos, le roi des Oenôtres[34]. L'étiologie d'Antiochos est bien sûr artificielle, et a été inventée par des Grecs désireux de fournir ainsi une explication facile du nom du pays. Le récit d'Hellanicos en revanche présente un intérêt indéniable du point de vue du contact avec les réalités indigènes : il témoigne de la connaissance effective du nom de la région, sous sa forme locale, et conforme à ce que nous connaissons beaucoup plus tard par l'osque **Viteliù**, et aussi de celle du nom du veau dans ces langues. Ce n'est pas le grec, qui a fait perdre le digamma initial au nom de l'Italie[35] et également aux correspondants de *vitulus*/**vitlu** que sont les formes dialectales ἔταλον, ἔτελον — dont en outre la voyelle initiale est différente —, qui a pu fournir ces données.

Mais il ne faudrait pas pour autant surévaluer la portée de l'aspect indigène, italien, dans la tradition rapportée par Hellanicos. Il se limite à la connaissance de ces données linguistiques, à partir de laquelle on a bâti un récit étiologique qui se meut dans un cadre purement hellénique. Car lorsqu'Hellanicos utilise la référence au retour d'Héraclès de son expédition aux limites occidentales du monde, cette légende a déjà connu des développements de ce genre, fournissant aux Hellènes une explication pour certains toponymes italiens. On le constate dès Hécatée de Milet, qui s'en sert pour rendre compte du nom de Motyè en Sicile[36]. La même légende servira plus tard à rendre compte de celui de Rhègion, interprété à partir de ἀπορήγνυμι, avec une histoire analogue de bovin échappé[37]. Hellanicos a pu aisément faire intervenir cette tradition pour expliquer le nom de l'Italie, en se servant d'un terme indigène présentant une ressemblance avec celui désignant le pays.

Après Hellanicos, l'explication mettant en relation le nom de l'Italie avec celui d'un bovin a connu un certain succès. Elle a été reprise par Timée[38], et par plusieurs auteurs grecs et aussi latins, mais qui alors, lorsqu'ils citent leurs sources, se réfèrent à des prédécesseurs helléniques, comme Timée[39]. Certains restent fidèles à la présentation d'Hellanicos, en ce sens que l'explication intervient en référence à la légende d'Héraclès[40]. Mais on en trouve une présentation renouvelée, qui remonte à Timée, et qui sera ensuite reprise, outre par Varron et Aulu-Gelle qui le citent, par Festus et Servius[41]. L'Italie doit toujours son appellation aux bovins, mais cela est dû non plus au passage d'Héraclès — tradition que pourtant Timée con-

34. *F. G. H.*, 555 F 5 = D. H., I, 35, 1.

35. La forme latine *Italia* suppose, comme le relèvent A. ERNOUT et A. MEILLET, l'intermédiaire du grec ; mais étant donné le sens géographiquement restreint, et très éloigné du Latium, qu'avait le concept d'Italie au départ, il n'y a pas à s'étonner de cette pénétration en latin par le grec.

36. *F. G. H.*, 1 F 76 = Étienne de Byzance, *s. v.* Μοτύη.

37. Voir Apollodore, II, 10, Tzetzès, scholie à Lycophron, 1232.

38. Voir *F. G. H.*, 566 F 42 a = Aulu-Gelle, II, 1, 1, et 42 b = Varron, *Re rust.*, II, 2, 5.

39. C'est le cas de Varron et Aulu-Gelle, cités à la note précédente.

40. On trouve cette forme de la tradition chez Varron, Apollodore, Tzetzès, *l. c.*

41. Festus (Paul), 94 L, Servius, *ad* Verg., *Aen.*, I, 533.

naît[42] —, mais à une donnée de géographie économique : c'est un pays où l'élevage de cet animal est particulièrement développé.

Ce renouvellement de la doctrine témoigne de la vitalité de l'explication, comme de sa capacité à se rationaliser. Mais, on le notera, elle semble se mouvoir toujours en milieu grec. On n'a aucune preuve de son existence en milieu indigène. Au contraire, on peut relever une perte de ce qui nous était apparu comme sa seule composante indiscutablement locale : le rapprochement du nom du pays, sous sa forme osque, avec le nom italique du veau. Car Timée, et plus généralement la tradition postérieure à Hellanicos modifient l'aspect linguistique de l'explication. Désormais, on ne parle plus d'une forme indigène du nom de l'Italie, analogue à **Vitelìù**, ni non plus d'un terme local désignant le veau, du type *vitulus*/**vitlu**. On va chercher un terme sans semi-voyelle initiale, que l'on rapporte à une grande variété de parlers. Festus évoque un *italos*, qu'il attribue aux « Italiens ». Apollodore fait intervenir les Tyrrhènes, c'est-à-dire les Étrusques. Hésychius parle d'un mot ἴταλος, qui serait « romain », et donc latin[43]. Le plus souvent on l'attribue au grec : c'est ce que font Timée, et après lui Varron, Aulu-Gelle, Servius. Il est à penser que tous ces termes prétendument italien, étrusque, latin, grec ont été inventés pour la circonstance[44]. Il est patent qu'on ne se réfère plus à la forme réelle du type *vitulus*/**vitlu** : ce qui s'explique par le fait que le nom de l'Italie que l'on a en tête, et que l'on prétend expliquer, n'est plus celui du type osque, **Vitelìù**, mais celui du type grec, *Italia*.

Corrélativement le sens attribué à ce terme, dans les diverses langues auxquelles on affirme se référer, n'est plus celui de δάμαλις, de veau, comme chez Hellanicos et pour le mot italique sous-jacent, mais d'animal adulte, de taureau[45]. Or cela est incompatible avec le fondement linguistique de l'explication : les termes comme *vitulus*, **vitlu**, ou en grec ἔταλον, ἔτελον sont apparentés au nom qui désigne en grec l'année, ἔτος, et par conséquent s'appliquent exclusivement à un animal d'un an, une tout jeune bête donc, un veau et non un taureau ou un bœuf. La nature même de l'explication devrait par conséquent interdire de mettre en relation le nom de l'Italie avec une bête adulte. L'Italie ne peut être que la « terre des veaux », non la « terre des taureaux ». Et sur ce plan, la présentation d'Hellanicos est la seule acceptable.

Mais il est évident qu'Hellanicos n'a pas été suivi et que ses successeurs ont tous oublié son δάμαλις, faisant fi de la réalité linguistique qui pouvait appuyer l'étiologie. Il n'y a pas à s'en étonner : parler de « terre des veaux » et de « terre des taureaux » suffit à montrer combien la pre-

42. *F. G. H.*, 566 F 89 = Diodore, 4, 21, 5-7, et surtout F 90 = *id.*, 22, 6, racontant que le héros avait franchi le détroit de Sicile à la nage en tenant la corne d'un taureau.

43. Voir respectivement Festus (Paul), 94 L, Apollod., II, 10, Hésychius, *s. v.* ἴταλος.

44. C'est probablement le cas même pour le prétendu *italos* grec de Timée ; il semble peu plausible que les termes du genre de ἔταλον, ἔτελον aient joué ; ils présentent une voyelle initiale différente et en outre désignent le veau, non le taureau.

45. Varron, Aulu-Gelle, Festus, Servius parlent de *boues* ; Varron (également), Apollodore, Hésychius, Tzetzès de *taurus* ou ταῦρος.

mière explication pouvait sembler peu flatteuse, et la seconde beaucoup plus attirante. Le taureau était évidemment une référence plus prestigieuse et tentante que le jeune animal d'un an ! On comprend que le taureau se soit bien vite, et totalement substitué au veau.

Mais si on comprend que la substitution se soit facilement faite en milieu grec, où nous constatons son accomplissement dès le stade de Timée, vers 300 avant J.-C., il n'en est pas de même en milieu italique. Là on savait bien que le seul nom du bovin qu'on pouvait évoquer était, non un prétendu *italos* signifiant taureau, mais le terme *vitulus*/**vitlu**, s'appliquant spécifiquement et exclusivement au veau. En outre, au moins dans les langues osco-ombriennes où le nom de l'Italie avait conservé sa semi-voyelle initiale, la désignation de la péninsule dont il s'agissait de rendre compte était non du type *Italia*, mais du type **Viteliù**, et donc clairement comparable à ce *vitulus*/**vitlu**. Si des Hellènes pouvaient facilement admettre que l'Italie dût son nom à un taureau, ce n'était pas le cas pour des Italiques, pour lesquels elle ne pouvait être, linguistiquement parlant, que le pays des veaux, non des taureaux.

Or, si nous regardons les monnaies émises par les Italiens en 90 qui mettent en œuvre le rapprochement entre le nom du pays et celui d'un bovin, il est patent que ce n'est pas un veau, mais un taureau qui y est mis en scène et qui fait sentir sa force victorieuse à la louve romaine. Alors même que les Italiens, et spécialement ceux de langue osque à qui s'adressent en priorité ces pièces, ne pouvaient justifier la mise en relation de la péninsule et d'un bovin qu'en se référant, spécifiquement, à un veau, ils ont choisi de faire figurer une bête adulte. Certes, cela était infiniment plus satisfaisant pour leur orgueil national, et en outre pouvait sembler indispensable dans le cadre d'un affrontement avec l'animal symbolique de Rome. Mais il y a là une incohérence linguistique qu'on ne doit pas ignorer.

Elle est la preuve de ce qu'on a pas affaire à une tradition locale, réellement ancrée dans les mentalités et les représentations indigènes. C'est une tradition étrangère, grecque, qu'on a été chercher pour rendre compte du nom de l'Italie, et telle qu'elle avait évolué depuis Hellanicos, remplaçant le veau peu flatteur par le noble taureau. Certes, elle retrouvait sa justification linguistique d'antan, en ce sens qu'on retrouvait l'assonance **Viteliù**/*vitulus*, **vitlu**, qui avait disparu après Hellanicos dans les moutures helléniques de la tradition; mais cela se faisait au prix d'une incohérence sémantique, d'un à-peu-près qui traduit bien l'intrusion secondaire d'une explication jusque là ignorée.

Une autre monnaie nous fournit la preuve évidente que c'est la tradition grecque qui a fourni ce motif aux insurgés italiens. Car le taureau se retrouve sur une autre émission, représenté couché en compagnie d'un personnage debout, qui d'une main lui tient la corne et de l'autre agrippe une lance [46]. La peau animale qui lui recouvre la tête et les épaules, la *léontè*, le désigne sans la moindre équivoque comme Héraclès : cette monnaie montre que les révoltés de 90 connaissaient la légende telle qu'Hellanicos l'avait

46. C'est la monnaie Sydenham n° 631, qui ne porte pas de légende.

narrée, ou plutôt, comme il s'agit d'un animal adulte, telle qu'elle avait évolué après lui, et qu'ils s'y sont référés. Et par là, puisque c'est dans ce contexte que s'est introduite l'explication du nom de l'Italie par un terme désignant un bovin, on a la preuve indubitable que c'est bien en liaison avec la légende, grecque, du passage d'Héraclès par la péninsule que l'idée de faire d'un tel animal le symbole du pays s'est répandue chez ces Italiens.

Une référence à Héraclès peut sembler normale pour les Italiens qui se sont alors soulevés contre Rome. Comme le soulignait déjà G. DEVOTO, le demi-dieu était sans doute la figure de la mythologie hellénique qui s'était le plus vite et le mieux acclimatée en milieu italique, et les dédicaces, statues et statuettes le représentant témoignent de l'énorme succès qu'il y a connu[47]. Mais la présence ici du taureau montre qu'on n'a pas voulu seulement faire allusion au héros, mais aussi à son rapport avec l'Italie, et précisément au fait que le pays lui devait son nom.

On voit par là le sens, ou plus exactement un des sens que la référence au taureau comme symbole de l'Italie pouvait avoir pour les insurgés. Ils se référaient ainsi à la tradition, d'origine grecque mais parfaitement acclimatée chez eux, sur le héros fort, vainqueur des monstres. Cela permettait de mettre l'Italie, cette Italie qu'ils voulaient opposer à Rome, en relation avec la figure prestigieuse d'Héraclès. Ils mettaient ainsi leur mouvement sous la protection du héros à la massue, symbole des valeurs de force et de courage qu'ils mettaient en œuvre dans la lutte. Bien sûr le remplacement du δάμαλις initial d'Hellanicos par la bête adulte renforçait le sens positif pour leur lutte de la relation, ainsi posée, avec le héros. La référence à l'animal fort et batailleur qu'est le taureau était en accord avec les qualités militaires qu'ils voulaient ainsi mettre en avant.

Mais ce ne sont pas seulement les aspects héracléens, en référence à la tradition grecque, qui expliquent le choix du symbole animal qu'est le taureau par les alliés révoltés. À cette composante grecque paraît s'être superposée une composante proprement italienne, que, une fois encore, des émissions monétaires nous permettent de déceler. Car d'autres pièces frappées par les insurgés nous invitent à regarder dans une autre direction que la légende du héros hellénique[48]. On y voit également un taureau couché sur le sol, avec auprès de lui un guerrier debout. Celui-ci tient à gauche une lance, à droite, semble-t-il, une épée. Il a sur la tête comme couvre-chef un casque, et non plus une *léontè* comme sur la monnaie précédente. Il ne s'agit donc certainement plus d'Héraclès.

47. Voir G. DEVOTO, *Gli antichi Italici*, Florence, 1969, p. 189-190, qui parle d'Héraclès comme de « la divinité grecque qui a le plus profondément et le plus précocement pénétré la religion italique ».

48. Il s'agit cette fois des monnaies n^os^ 627 et 638 du répertoire de Sydenham, portant respectivement le seul nom **Viteliù** au droit, ou le nom du consul samnite G. Papius Mutilus au droit et **Viteliù** au revers, mais aussi du n° 639, qui associe au nom de G. Papius Mutilus au droit celui, en osque, du Samnium (**Safinim**) au revers. Les monnaies portant le nom du Samnium sont de facture plus médiocre. On explique cette situation, et la dualité des légendes, par le fait qu'elles correspondent à un deuxième temps de la révolte, lorsque, devant le succès de la contre-offensive militaire romaine efficacement doublée par une intelligente politique de concession de droit de cité aux Italiens, la zone insurgée s'est réduite aux seules parties montagneuses du Samnium. Devant cette situation, les rebelles ne se sont plus considérés comme italiens, mais comme samnites — ce qui sera le cas jusqu'à leur écrasement final à la porte Colline.

On a beaucoup discuté sur l'identité de cette figure, et les propositions qui ont été avancées ont été très diverses[49]. On a ainsi proposé d'y reconnaître le dieu de la guerre Mars (ou Mamers sous sa forme osque, avec redoublement), ou une personnification masculine de l'Italie, ou du Samnium, une figure de *Genius* correspondant à ces contrées, ou l'image des Italiens ou des Samnites, ou encore le chef qui selon une tradition rapportée dans une courte notice de Festus aurait été à la tête des premiers Samnites lorsqu'ils sont partis de leur Sabine natale vers le Samnium, Comius Castronius[50]. Mais nous pouvons peut-être laisser de côté la question de l'identification précise de ce personnage. Il paraît assuré à tout le moins que ces monnaies, dont certaines portent le nom du Samnium, sous sa forme osque **Safinim**, et non pas celui de l'Italie, **Viteliù**, se réfèrent à la légende d'origine des Samnites, qui faisait effectivement jouer un rôle essentiel à un taureau.

Cette tradition nous est rapportée par Strabon[51]. Il raconte comment, à la suite d'un vœu formulé au cours d'une guerre contre les Ombriens, les Sabins ont décidé de consacrer au dieu de la guerre, selon la procédure du « printemps sacré », du *ver sacrum*, les jeunes gens nés dans l'année, c'est-à-dire de les expulser rituellement pour qu'ils aillent conquérir un pays où s'établir[52]. Pour leur indiquer leur lieu de destination, le dieu leur envoya un taureau, qui se coucha à l'emplacement de la cité qui en souvenir de l'événement portait le nom de Bovianum[53], tiré de celui de l'animal, *bos*[54], et a joué le rôle de capitale religieuse de la fédération samnite. Le taureau est donc l'animal qui a guidé la migration des jeunes Sabins vers le Samnium, selon un thème[55] qui se retrouve fréquemment dans les traditions de *ver sacrum*, et qui fait appel, dans ce rituel guerrier, à des animaux réputés batailleurs, liés au dieu de la guerre, comme le taureau[56], mais aussi le loup ou le pic[57].

49. Références dans DREXLER, *Roschers Lexicon*, II, 1, 1894, *s. v.* Italia, c. 561.

50. Voir Festus, 436 L.

51. Strabon, V, 4, 12 (250).

52. Sur le *ver sacrum*, l'étude fondamentale reste celle de J. HEURGON, *Trois études sur le* ver sacrum, Bruxelles, 1957 ; voir aussi P.-M. MARTIN, *Contribution de Denys d'Halicarnasse à la connaissance du* ver sacrum, dans *Latomus*, 32, 1973, p. 23-38.

53. Ce point n'est pas précisé dans le texte de Strabon, mais peut être rétabli dans la tradition indigène sous-jacente à son récit.

54. Sur le fait que le terme *bos* ne désigne pas nécessairement seulement un animal castré, mais peut aussi s'appliquer à une bête entière, à un taureau, voir G. CAPDEVILLE, *Taurus* et *bos mas*, dans *Hommages offerts à J. Heurgon*, Rome, 1976, p. 115-123.

55. Sur le motif de l'animal-guide en général, voir F. VIAN, *Les origines de Thèbes*, Paris, 1963, p. 77-80.

56. Les liens spécifiques du taureau avec ce dieu sont clairement exprimés dans les prescriptions du rituel romain, qui réserve le taureau comme victime au dieu Mars (alors que Jupiter se voit offrir des bœufs). Voir G. WISSOWA, *Religion und Kultus der Römer*, 2e éd., Munich, 1912, p. 20, G. DUMÉZIL, *Iovi tauro verre ariete immolari non licet*, dans *R. É. L.*, 39, 1961, p. 242-250 (le titre de cet article reprend une formule du juriste Ateius Capito citée par Macrobe, *Sat.*, 3, 10, 3 ; elle fait référence au suovétaurile, qui s'adresse spécifiquement au dieu de la guerre).

57. Un loup aurait conduit le *ver sacrum* des Hirpins (Strabon, V, 4, 12 (250), Servius, *ad* Verg., *Aen.*, 10, 785, Festus (Paul), 93 L) et, selon une forme de la tradition au moins (voir plus loin), les Lucaniens. Un pic aurait joué le même rôle pour les Picènes (Pline, *Histoire naturelle*, III, 110, et surtout Festus, 235 L). Le loup, *lupus Martius*, est bien évidemment lié à Mars, comme le rappelle la légende de l'allaitement de Romulus et Rémus par la louve. Mais cela est vrai aussi pour le pic, oiseau frappeur,

Si le taureau apparaît sur des monnaies qui portent la légende **Safinim**, et se rapportent donc au Samnium, c'est clairement en fonction de cette légende d'origine du peuple. Comme le proposait déjà en 1845 Prosper Mérimée, dans un article de la *Revue numismatique*, on peut penser que « le guerrier personnifie ces émigrés prenant possession de la terre opique au moment où ils voient s'abattre le taureau qui leur a servi de guide »[58]. Mais la même explication est valable pour les pièces qui portent le nom de l'Italie, **Viteliù** : la scène y est exactement semblable. Simplement cette fois, on a appliqué à l'ensemble de l'Italie la légende qui, originellement, concernait le seul Samnium. Toute la péninsule s'est vu ainsi attribuer une origine qui en rendait compte à partir de la tradition du « printemps sacré ».

Une telle extension n'est pas vraiment surprenante. Déjà, parmi les peuples insurgés, les Samnites n'étaient pas les seuls à se référer à une tradition de ce genre. Les Picènes et les Hirpins le faisaient aussi[59]. Il en allait certainement de même pour les Marses, dont le nom est formé sur le nom du Dieu Mars : tout comme les Mamertins de Messine, dont l'appellation renvoie à la forme redoublée du nom du même dieu, qu'emploie l'osque, et pour lesquels une origine de ce type est attestée dans la tradition littéraire[60], ils devaient se considérer comme issus d'un *ver sacrum*. D'autre part, on contaste que même des peuples dont l'origine ne devait rien à un « printemps sacré » ont voulu s'attribuer une tradition de ce genre. On le relève justement pour les Mamertins de Messine, pour lesquels Festus nous a conservé le récit d'un *ver sacrum* qui recouvre, sous une mise en forme hellénisante qui fait intervenir le dieu grec Apollon, une légende tout à fait semblable à celle de l'origine des Samnites, dans laquelle la migration était conduite par un taureau envoyé par le dieu Mars, et que J. HEURGON a su retrouver en étudiant les plus anciennes monnaies émises par ces Mamertins, après leur établissement dans la cité au début du III^e^ siècle avant J.-C.[61]. Mais la réalité historique a été tout autre : comme le révèlent les historiens grecs, cette ville grecque a été occupée par d'anciens mercenaires d'Agathocle[62]. La référence au *ver sacrum* a servi à masquer la brutalité des faits ! Une autre extension indue s'observe dans le cas des Lucaniens. Le nom de ceux-ci, formé sur la base qui a donné *lux* en latin, λευκός en grec, n'avait rien à voir avec le loup. Mais on a voulu l'interpréter à partir du nom de l'animal en grec, λύκος. Sur les monnaies émises par ce peuple, on voit la forme de l'ethnique Λυκιανων remplacer celle, originelle, de Λουκανον, tandis qu'une tête de loup, accompagnant la représentation de Zeus, Athéna ou Héraclès, vient expliciter cette mise en relation avec

et dit *picus Martius* ; la même relation est attestée en Ombrie : les tables eugubines mentionnent un *Piquier Martier* (au génitif).

58. Cette identification de la scène ne permet pas de donner une identité précise au personnage de guerrier. Il peut s'agir de Comius Castronius, qui a été à la tête de la migration, mais aussi bien du dieu Mars ou d'une personnification du pays ou du peuple.

59. Voir références note 57.

60. Voir Festus, 150 L.

61. Voir J. HEURGON, *Trois études sur le* ver sacrum, p. 20-35.

62. Polybe, 1, 7, 2-4, Diodore, 21, 18, 1, Dion Cassius, frag. 40, 8.

l'animal[63]. Cette pseudo-étymologie témoigne de ce que les Lucaniens ont voulu se donner une légende d'origine analogue à celle de leurs voisins les Hirpins, dont le nom était réellement formé sur un nom du loup, sous sa forme italique *hirpos* cette fois.

Que les insurgés de la guerre sociale aient voulu étendre à l'Italie entière ce qui ne concernait, au départ, que le Samnium, atteste donc une nouvelle fois le succès des légendes de « printemps sacré ». Mais dans ce cas d'autres raisons, plus spécifiques, ont dû jouer. Cette Italie, ainsi référée au taureau et au *ver sacrum*, était une Italie presque exclusivement constituée de peuples italiques, et qui s'opposait à Rome. Or les traditions de « printemps sacré » apparaissent comme spécifiques des populations de souche sabine. Les Grecs assimilaient de telles coutumes à des pratiques barbares de sacrifices humains[64]. Elles n'appartenaient pas non plus aux usages latins; aussi Rome les a-t-elle ignorées, à une exception près, mais qui est elle-même significative, comme l'a bien montré J. Heurgon[65]. L'*Urbs* a en effet décidé, une fois dans son histoire, de vouer un *ver sacrum*. Mais cela s'est passé en 217 avant J.-C., dans les circonstances exceptionnelles de la crise qui a suivi Trasimène. Et elle n'a procédé à l'accomplissement de ce vœu qu'avec un retard de dix-sept ans, et en apportant à la procédure des aménagements qui en dénaturaient le sens. On ne saurait trouver signe plus éclatant de la réticence de Rome envers cette pratique qui n'appartenait pas au *mos maiorum*, qu'elle jugeait en fait contraire à l'idée qu'elle se faisait de ses relations avec les dieux.

Il s'agissait donc d'une coutume non romaine, dont on devait au contraire savoir qu'elle était regardée à Rome avec la plus grande méfiance. S'en prévaloir, pour des Italiens qui en connaissaient l'importance dans leur propre patrimoine légendaire, était une manière de s'opposer à la mainmise des Romains sur la péninsule. D'autant plus que cela pouvait rentrer dans une conception globale de l'histoire de l'Italie qui était susceptible de faire pièce à la vision romanocentrique d'une conquête méthodique et progressive de toute la péninsule par l'*Urbs*, qui était au centre de la tradition historiographique romaine et dont nous avons du mal, encore aujourd'hui, à nous dégager. Car des traditions de *ver sacrum* étaient sous-jacentes à la représentation qu'on se faisait du vaste mouvement qui avait abouti, entre le VI^e^ et le IV^e^ siècle avant J.-C., à la mise en place, sur la majeure partie de l'Italie centrale et méridionale, des différents peuples italiques. C'est alors que, à partir de leurs bases de départ situées plus au nord, s'étaient établis sur la façade tyrrhénienne les Volsques qui firent sentir si longuement et si dangereusement leur pression aux Latins, les Campaniens du *populus Campanus* qui devaient s'emparer de la Capoue étrusque comme de la Cumes grecque, et sur la façade adriatique les Picènes issus d'un *ver sacrum* sabin, les Frentans de souche samnite. C'est alors que s'étaient formés, dans les montagnes du centre de la péninsule, les divers peuples sabelliens et,

63. Voir B. V. HEAD, *Historia nummorum*, Oxford, 1911, p. 70.
64. Sur ce point, voir l'article de P.-M. MARTIN cité à n. 52.
65. Voir *Trois études sur le* ver sacrum, p. 36-51.

plus au sud, les Samnites dont les dénominations rappelaient l'ascendance sabine, tandis que, encore plus loin vers le sud, les Lucaniens et les Bruttiens, qui devaient se révéler de si terribles ennemis pour les Hellènes de Grande Grèce, apparaissaient comme d'ultimes prolongements du processus[66]. Bref, ces Italiens pouvaient se prévaloir d'une vision puissamment unitaire de l'histoire de l'Italie, sous le signe du « printemps sacré », où une part prépondérante leur revenait et d'où Rome se trouvait quasiment exclue. Assigner comme animal symbolique à leur pays le taureau qui avait guidé certains au moins des épisodes de cette conquête était un moyen de rappeler cette histoire glorieuse.

Ainsi le choix du taureau pour représenter l'Italie sur le monnayage des insurgés de 90 permettait d'ajouter aux valeurs dont était porteuse la référence au héros hellénique tueur de monstres celles inhérentes à la tradition italique du « printemps sacré ». Toutes deux allaient dans le même sens. Avec cette tradition indigène également, il s'agissait de souligner les qualités militaires de ces Italiens qui allaient affronter les légions romaines, et de témoigner de ce qu'ils pouvaient, tout aussi légitimement que Rome, se prévaloir de récits des origines qui les faisaient apparaître comme bénéficiant de la protection toute spéciale du dieu de la guerre.

On voit donc que la signification du taureau qui figure sur les pièces émises par les alliés en révolte contre Rome va bien au-delà du simple jeu de mots expliquant le nom de la péninsule par un nom désignant un bovin qui le justifiait au départ. Il y avait là certainement le désir de se rattacher aux riches légendes qui mettaient l'Italie en relation avec cet animal, et qui permettaient de se référer tant au héros grec Héraclès qu'au patrimoine national des légendes italiques de *ver sacrum*. C'est la valeur guerrière de la péninsule qui était ainsi soulignée, aux dépens de Rome dont le propre animal emblématique, la louve, était réduit aux dimensions d'une bête nuisible qu'il fallait exterminer.

Le choix du taureau permettait donc de superposer l'exemple prestigieux du Grec Héraclès, en liaison avec qui l'explication du nom de l'Italie avec un terme désignant un bovin était d'abord apparue, et le rappel, non moins glorieux, des « printemps sacrés » qui avaient conduit à la formation de l'Italie telle qu'elle était encore constituée sur le terrain à ce moment. Mais que peut-on vraiment penser d'un tel « blason » animal ? La pluralité de ses valeurs n'est pas nécessairement un trait positif. Au contraire, on peut y voir le signe d'une démarche parfaitement artificielle. Car on ne peut manquer d'être frappé par le caractère finalement peu satisfaisant de ces références. Le taureau renvoie certes à la légende du héros à la peau de lion. Mais c'est par le biais de l'histoire de la bête échappée du troupeau de Géryon, qui fournissait une explication du nom de l'Italie. Or celle-ci n'était acceptable linguistiquement que par rapport à une désignation du veau, non du taureau, et l'inadéquation, de ce point de vue, du taureau comme symbole de l'Italie devait être particulièrement sensible à des Italiques qui

66. Bonne description de ce processus dans J. HEURGON, *Rome et la Méditerranée occidentale*, p. 292-295.

avaient conservé au nom de la péninsule sa forme ancienne du type **Vitelìù**, qui appelait inévitablement la référence à *vitulus*/**vitlu**, non à un nom du taureau. Quant à l'évocation, par le taureau, de traditions de *ver sacrum*, elle non plus n'allait pas sans poser problème. Car on savait bien que la légende où un taureau se manifestait concernait le Samnium, et non l'Italie en tant que telle, et que ce n'était que par une extension complaisante qu'on la faisait porter sur l'ensemble de la péninsule.

Autrement dit, on ne doit pas minimiser les difficultés que suscitait le recours au taureau comme animal symbolique de l'Italie. Pourquoi dans ces conditions l'avoir fait ? Sur ce point, au moins la réponse apparaît clairement. Les monnaies montrent le combat du taureau italien et de la louve romaine. Mais celle-ci se réfère à une légende indubitablement ancienne, est porteuse de valeurs que le récit de la fondation de l'*Urbs* exprime nettement. Il est évident que, dans son cas, on a affaire à une tradition authentique, à un symbole dont le sens est profondément ancré dans les mentalités. C'est par rapport à elle que le choix d'un taureau pour représenter l'Italie s'est opéré. Les alliés dressés contre Rome ont voulu eux aussi se doter d'un animal symbolique, qui fasse pièce à la louve à laquelle se référaient leurs adversaires. Mais le taureau qu'ils se sont ainsi donné n'est qu'une pâle imitation de la *lupa Romana*.